



ODEON
Direction Olivier Py THEATRE DE L'ODEON

Présence de France

NO 83 [Comment expliquer des tableaux à un lièvre mort]

Kuidas seletada pilte surnud jänesele
de & mise en scène Tiit Ojasoo & Ene-Liis Semper

en estonien surtitré

NO83 [Comment expliquer des tableaux à un lièvre mort]

Kuidas seletada pilte surnud jänesele

de & mise en scène Tiit Ojasoo & Ene-Liis Semper

Prise de France

en estonien surtitré

avec

Rasmus Kaljujärv

Eva Klemets

Risto Kübar

Lauri Lagle

Mirtel Pohla

Jaak Prints

Gert Raudsep

Tambet Tuisk

Marika Vaarik

Sergo Vares

décor & costumes Tiit Ojasoo

& Ene-Liis Semper

chorégraphie Mart Kangro

son Hendrik Kaljujärv

dramaturgie Eero Epner

vidéo Eha Komissarov

et l'équipe de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Représentations

Odéon-Théâtre de l'Europe,

Théâtre de l'Odéon 6^e

du 4 au 10 novembre 2011

du mardi au samedi à 20h,

le dimanche à 15h, relâche le lundi

Durée 2h30

production Théâtre NO99, Tallinn – Estonie

créé le 10 mars 2009 au Théâtre NO99, Tallinn –
Estonie

Rencontre au bord des planches

> Samedi 5 novembre à 17h30 au Salon Roger Blin, rencontre animée par Laure Adler.

La librairie du Théâtre est ouverte au niveau du grand foyer pendant les représentations.

En partenariat avec la librairie L'Échappée littéraire.

Le Café de l'Odéon vous accueille avant et après le spectacle.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition.

Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par Rosebud.

Le personnel d'accueil est habillé par agnès b.

ESTONIE INSTITUT
FRANÇAIS

manifestation organisée dans le cadre d'Estonie tonique,
festival estonien à Paris et en Ile-de-France (octobre-novembre 2011)

Scénario de arts Couverture

photo de couverture © Ene-Liis Semper

Utopique – c'est-à-dire politique

NO83 n'est pas un spectacle «sur» Beuys. Comme son numéro d'ordre l'indique, il n'est qu'une étape parmi d'autres, particulièrement vive, drôle et culottée, d'un projet de longue haleine et d'ailleurs en partie imprévisible. En choisissant d'intituler leur nouvel opus *Comment expliquer des tableaux à un lièvre mort*, en mêlant danse, sketches, fausses improvisations et vraies provocations, Tiit Ojasoo et Ene-Liis Semper n'ont pas voulu rendre un hommage académique à l'inventeur du concept de «sculpture sociale» ni reproduire sa démarche. D'ailleurs, comment le pourrait-on ? Beuys est l'un des créateurs qui auront le plus fait, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, pour conduire encore plus loin l'entreprise de subversion radicale de toutes les catégories esthétiques reçues, telle qu'elle fut inaugurée par Marcel Duchamp. Dans son oeuvre, la matérialité du travail artistique achève d'être ébranlée et ses limites traditionnelles subverties. Comme un défi lancé aux conceptions muséographiques traditionnelles, l'«objet d'art» peut désormais s'élaborer sous forme évanouissante. A l'éternité supposée des

matériaux «nobles» tels que le marbre ou le bronze peut se substituer la fragilité, l'instabilité temporelle et spatiale du feutre ou de la graisse animale, manipulés au cours de performances uniques. L'organique cesse d'être représenté pour être simplement présenté : sang, poils, cheveux, rognures d'ongles incorporent les tissus mêmes de l'artiste à la texture de son travail. Chez Beuys, il semble même que puisse être remise en cause toute distinction assignable entre les couches les plus archaïques, présubjectives, voire animales de l'être de l'artiste et les dimensions plus ironiques ou histriponiques de la personne qu'il peut être amené à assumer. Beuys se prenait-il pour une sorte de chaman ? Acceptait-il sans plus qu'on projette sur lui un tel rôle, en tant qu'élément de son intervention dans le champ social ? Sur quel pied un tel créateur prétend-il donc nous faire danser ?

Au fait, Beuys avait-il de l'humour ? Courant mai 1969, à l'Experimenta de Francfort, Beuys présenta une action intitulée *Iphigénie/Titus Andronicus*, qui faisait intervenir, outre des extraits des

oeuvres de Goethe et de Shakespeare, un cheval blanc. Peter Handke se trouvait dans l'assistance. Quelques semaines plus tard, le 13 juin, le dramaturge autrichien revint sur ses impressions de spectateur dans le quotidien *Die Zeit*. «Un point doit être absolument clair : plus les événements sur la scène sont présentés de façon distancée et hermétique, plus la relation que peut faire le specta-

A chaque fois que quelqu'un voit mes œuvres, je lui apparaîs en personne.

Joseph Beuys

teur entre ces créations abstraites et sa propre situation dans la vie extérieure est claire et rationnelle [...]. Beuys, au lieu de s'en tenir à un comportement uniquement lointain et hermétique, réagissait de temps en temps aux mouvements du public avec trivialité : par exemple, lorsque le cheval urinait et que le public applaudissait, il applaudissait en retour. Ses mouvements, sa façon de s'agenouiller et celle, superbement non professionnelle, de réciter les vers : tout cela aurait dû être bien plus rigoureux, plus désespérément illusoire [...]. Mais plus l'événement recule dans le temps, plus inessentiels deviennent ces écarts, plus irrésistiblement le cheval, l'homme faisant le tour de scène, et les voix des haut-parleurs se fondent dans une image que l'on pourrait appeler archétype idéal (*Wunschnbild*). Rétrospectivement, tout

cela semble s'être imprimé dans la vie de chacun, telle une image qui n'inspire pas seulement nostalgie mais volonté de travailler soi-même sur de semblables images ; car cela ne commence d'opérer en soi qu'à titre de modèle à imiter. Et une sérénité exaltée submerge celui qui y pense : cela met en action ; c'est si dououreusement beau que cela devient utopique – c'est-à-dire politique.» (Cité dans H. Stachelhaus, *Joseph Beuys. Une biographie*, trad. X. Carrère, C. Guibout et J.-Y. Masson, Abbeville, 1994, p. 130.)

Comme on voit, Handke n'a pas adhéré sans réserve à ce qu'il a vu. Mais ce qui s'est passé vaut moins par l'événement même que par les traces qu'il aura déposée. L'acte, dans son sillage, laisse une image qui est aussi désir et aspiration à d'autres images, d'autres travaux. Reproduire Beuys, le traiter en auteur du répertoire, n'aurait donc pas grand sens. La «sculpture sociale» ne se prête guère à l'académisme. Le danger serait plutôt de succomber à un certain étiolement. Ou à un trop grand esprit de sérieux. Comment les artistes contemporains font-ils pour échapper au risque d'être enfermés dans leur chapelle – et peu importe ici le nombre de ceux qui viennent les y adorer ? A l'heure où les avant-gardes, toutes autant qu'elles sont, se voient promues au rang de biens culturels acquis, et à une époque où l'économie semble seule dicter les urgences qui comptent réellement, en quoi l'art – ou l'anti-art, d'ailleurs – a-t-il encore la







© Eric-Luis Semper

moindre importance ? Comme l'écrit Catherine Millet, précisément à propos de Beuys, «une partie de l'art contemporain [...] montre [...] ce qui subsiste en l'homme d'archaïsmes irréductibles» ; or, ajoute-t-elle, «l'art contemporain est un lieu de liberté surveillée où ces archaïsmes s'expriment, et où, parce que l'abolition de la frontière entre l'art et la vie n'est pas encore totale, ils s'expriment sans trop de risque de passage à l'acte. La question est : des œuvres ainsi produites sont-elles plus que des symptômes ?»

*Les animaux se sont sacrifiés
pour que l'humanité
puisse se réaliser.*

Joseph Beuys

veille ou la séduit. Cette reconquête, comme l'affirmait déjà Handke, ne peut se faire sans nous – nous, les spectateurs auxquels les artistes destinent leur « travail sur l'image ». Spectateurs à distance d'un tel travail, Ojasoo et Semper nous proposent le leur, chargé d'images faites pour relancer la réflexion, de Tallinn à Paris. Depuis les années soixante-dix, «les avant-gardes», pour citer une dernière fois Catherine Millet, «recherchent, imposent» ce qu'elle appelle une «collusion / collision du public avec l'œuvre». Le théâtre, ici, ne fait pas exception. Avec *NO83*, les questions de l'art se posent à nouveau aujourd'hui, devant tous, pour tous – avec l'énergie du non-désespoir.

Daniel Loayza, 23 septembre 2011

(*L'Art contemporain. Histoire et géographie*, Flammarion, «Champs», 2006, pp. 153-154). Terrible question, en effet – que vaut une liberté ainsi «surveillée» ? Ce que l'art contemporain a gagné en audience, en reconnaissance officielle, voire en confort, de quel prix doit-il le payer ? Alors qu'il s'est longtemps nourri de provocations et de conflits ouverts avec les autorités, le voici aujourd'hui célébré, mis en vitrine dans le monde entier. Mais le champ social, le champ politique en sont-ils réellement affectés ? Et d'ailleurs, à tout prendre, doivent-ils l'être ?...

La liberté ne cesse jamais de devoir être reconquise contre tout ce qui la sur-

Cendrillon

texte original de Joël Pommerat d'après le mythe de Cendrillon
mise en scène Joël Pommerat spectacle pour tous, à partir de 8 ans

Présenté par France

5 nov – 25 déc 2011
Ateliers Berthier 17^e

avec Alfredo Cañavate, Noémie Carcaud, Marcella Carrara, Caroline Donnelly, Catherine Mestoussis, Deborah Rouach, et Nicolas Nore, José Bardio

Pour les horaires détaillés, voir le calendrier dans la brochure saison ou sur le site theatre-odeon.eu
Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)

Entre marâtre et marraine, une très jeune fille cherche sa voie... L'une et l'autre marquent la place de celle qui manque si cruellement : la mère, dont la disparition ouvre l'histoire de Cendrillon. Pour la réinventer à sa façon, Pommerat a souhaité reprendre les choses d'un peu plus haut afin de créer une pièce «sur la mort, sur la vie et sur le temps». Son récit commence donc tandis que la mère malade adresse à sa fille des paroles presque inaudibles et qu'elle ne

comprendra pas tout à fait... Parfois, le deuil arrête le temps ; parfois, les vivants se sentent chargés des morts, au risque de succomber sous le fardeau. Comment Cendrillon se remettra-t-elle en marche en se délivrant du malentendu qui l'accable ? Avec une délicatesse qui n'exclut pas un certain humour, Pommerat aborde ici une troisième fois, après *Le Petit Chaperon rouge* et *Pinocchio*, les questions graves et vitales de toute enfance.



AFFICHAGE DE JEANNE DUFRESNE

Un Tramway

d'après Un Tramway nommé Désir de Tennessee Williams
mise en scène Krzysztof Warlikowski

avec Isabelle Huppert, Andrzej Chyra,
Florence Thomassin, Yann Collette,
Renate Jett, Cristián Soto

«Isabelle Huppert est le centre irradié de cette mise en scène baroque de Krzysztof Warlikowski. Exceptionnelle, elle va jusqu'au bout d'elle-même, dans une descente aux enfers parfaitement maîtrisée. Elle est Blanche DuBois rendue folle par le suicide de l'homme aimé, trouvant refuge auprès de sa sœur, l'épouse de Stanley Kowalski. Huppert est à la fois la brûlée alcoolique et junkie, l'ironique intello cultivée

du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi
Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)



AFFICHAGE DE JEANNE DUFRESNE

Présenté par France
11/12

Le Salon des écrivains : Anne-Marie Garat

> Mardi 8 novembre à 18h30 : *Comment les images deviennent-elles fiction ?*

Entretien avec Philippe Ortel, spécialiste des rapports entre littérature et photographie.

> Mercredi 9 novembre à 18h30 : *Quelle écriture du monde contemporain ?*

Entretien avec Arlette Farge, historienne.

> Salon Roger Blin / Réservation 01 44 85 40 40 / Tarif unique 5€



11-12



Roméo et juliette le chagrin des ogres no 83 [comment expliquer des tableaux à un lièvre mort]
*de William Shakespeare / mise en scène Olivier Py
21 septembre – 29 octobre / Odéon 6*

cendrillon un tramway la dame aux camélias les souffrances de job bloed & rozen [sang & roses]
*de & mise en scène Joël Pommerat
5 novembre – 25 décembre / Berthier 17*

prométhée enchaîné die sonne [le soleil] la casa de la fuerza [la maison de la force] der menschenfeind [le misanthrope]
*d'Eschyle / mise en scène Olivier Py
14 – 19 février / Berthier 17*

maß für maß [mesure pour mesure] impatience mademoiselle julie cercles/fictions ma chambre froide
*de William Shakespeare / mise en scène Thomas Ostermeier
4 – 14 avril / Odéon 6*

& le CENTQUATRE
*9 – 13 mai / Théâtre de l'Odéon 6 / Ateliers Berthier 17**

d'August Strindberg / mise en scène Frédéric Fischbach
18 mai – 24 juin / Odéon 6

de & mise en scène Joël Pommerat
23 mai – 3 juin / Berthier 17

Le chagrin des Ogres © Ene-Lius Semper et Alain Fontenay / graphisme : © éléments / Licences d'entrepreneur de spectacles : 1039806 et 1039107